

APPORT DE L'ARABE SUR LES LANGUES NATIONALES DU SENEGAL : L'EXEMPLE DU WOLOF

**Dr Babacar NIANE, babacar.niane@univ-thies.sn
Université Iba Der Thiam de Thiès, Sénégal**

**Dr Papa Alioune SOW, papaalioune.sow@univ-thies.sn
Université Iba Der Thiam de Thiès, Sénégal**

Résumé

Révéler depuis le VII^e siècle de l'ère chrétienne, la religion musulmane fit tache d'huile partout dans le monde. Du Maghreb, il poursuivit son petit bonhomme de chemin pour traverser le Sahara afin de parvenir aux confins du fleuve Sénégal grâce à l'action dynamique des Arabo-berbères à partir du XI^e siècle. Le relais fut, par la suite, assuré par les Sénégalais qui détenaient par devers eux de grands centres religieux de renommée nationale. Les plus distingués furent celui de Massamba Thiam au Fouta Toro, celui de Pire de Khali Amar Fall au Cayor, celui de Moukhtar Ndoumbé Diop de Kokki dans le Ndiambour, de Bamba Modou au Saloum pour ne citer que ceux-ci.

Cet enseignement arabo-islamique dirigé par des maîtres, dignes de leur nom, a eu un impact considérable sur le domaine religieux, social et linguistique. Le wolof est choisi parce qu'il est véhiculaire ou inter-ethnique mais également parce qu'il constitue notre langue maternelle. L'interpénétration ou le multilinguisme est une réalité sociétale. Mais l'emprunt du wolof à l'arabe a permis un enrichissement linguistique de taille. Le vocable est parfois repris, souvent déformé avec un léger changement phonétique. Ce travail qui se veut, certes, une modeste contribution sur l'enseignement arabo-islamique au Sénégal, s'articulera autour de la problématique du rôle joué par les foyers religieux traditionnels à la diffusion de l'islam qui, à son tour, a beaucoup influencé les langues nationales et spécifiquement le wolof qui fait objet de notre réflexion.

Mots-clés : religion, langues, emprunt, culture, enseignement.

Abstract :

Revealed since the 7th century A.C., Islam literally spread in every corner of the word. From the Maghreb, it has continued its expansion by crossing the Sahara before finally arriving at the borders of the Senegal River thanks to the dynamic deeds of Arabic Berbers since the 11th century. Afterwards, the take-over was guaranteed by Senegalese people who had, to themselves, very big religious centres of national fame. The most renown were that of Massamba Thiam in Fouta Toro, that of Pire, that of Khali Amar Fall in Cayor, that of Moukhtar Ndoubé Diop in Koki in the Ndiambour, that of Bamba Modou in Saloum, to name but a few.

That Islamic Arabic teaching, lead by teachers worth their renown, has had a considerable impact on the religious, social and linguistic domains. Wolof has been chosen because it has played the role of a vehicle or *lingua franca*, but also because it is our mother tongue. Inter-connection and multi-lingualism are a societal reality. And the borrowings of Wolof from Arabic have brought a great linguistic enrichment. Some words are sometime repeated, sometime distorted with a slight phonetic change. This work, whose aim is a modest contribution to Islamic Arab teaching in Senegal, is about the issue of the role played by the traditional religious homes (families) in the expansion of Islam which, in turn, has greatly influenced the national languages, more specifically Wolof, which is the subject of our study.

Key-words: religion, languages, borrowings, culture, teaching.

Introduction

Révélé, en Arabie, au VII^e siècle de l'ère chrétienne, l'islam se répandit en Afrique subsaharienne grâce à la conquête musulmane. Il fut introduit au Sénégal vers le XI^e siècle par l'intermédiaire des Arabo-berbères qui sont les précurseurs de l'enseignement arabo-islamique en Afrique occidentale. Des couvents furent installés pour devenir des temples du savoir et lieu d'éducation et de socialisation. Le relais fut, plus tard, assuré par les autochtones parmi lesquels on peut citer les *Haalpulaars* et les Mandingues. Au fil du temps, ce fut le tour des wolofs qui ont participé, grandement, à la diffusion et à l'évolution des préceptes de cette religion musulmane. Cet enseignement est à deux vitesses : celui des rudiments de lecture et de la mémorisation. Cette étape est suivie de celle de l'enseignement des matières religieuses et littéraires dispensés dans les *majâlis* ou centres d'enseignement islamique qui se propageaient d'un moment à l'autre malgré toutes les contraintes menées par les autorités locales ou les autorités coloniales.

En fait, la langue wolof s'est enrichie de la langue arabe au cours du temps en dépit des différentes intempéries déjà signalées. Même si on note la coexistence des langues étrangères à l'image du français, de l'anglais et de l'arabe, il faut dire que ce dernier a une influence remarquable sur la langue wolof dans les domaines religieux, social, culturel, politique, économique, ou autres.

Par rapport à l'influence de la religion musulmane ou de la langue arabe sur les langues locales, l'objet de la présente étude est de montrer d'une part, la place que la culture arabo-musulmane occupe dans la société sénégalaise et plus spécifiquement en milieu wolof. Nous voulons également, à travers ce modeste travail, mesurer linguistiquement la dominance du wolof qui est une langue véhiculaire ou inter-ethnique. Nous entendons par langues nationales, toutes les langues parlées par les différentes communautés linguistiques de la société sénégalaise même si elles sont confinées à un usage inférieur par rapport à la langue officielle qu'est le français. Dans ce cas de figure, l'emprunt devient alors un mot adopté sans ou avec un léger changement morphosémantique repris avec une simple adaptation phonétique. Alors, l'on remarque que le wolof est doté d'un fond lexical assez élevé en arabe constitué de lexèmes et de néologies dont la sémantique renvoie également à cette langue du Coran.

Pour traiter ce travail, nous allons d'abord, parler de la pénétration de l'islam et de la langue arabe au Sénégal avant d'aborder l'influence de la culture arabo-musulmane sur la société.

1. La pénétration de l'Islam et de la langue arabe au Sénégal

Révéle au VII^e siècle de l'ère chrétienne, la religion musulmane fit son apparition au Sénégal vers le XI^e siècle grâce à l'action dynamique menée par la conquête musulmane du Maghreb vers la région subsaharienne. Si les Arabo-berbères furent les précurseurs, l'étendard fut, plus tard, porté par les autochtones.

1.1. Les Arabes et la diffusion de la culture arabo-islamique au Sénégal

La pénétration de l'Islam au Sénégal est analysée différemment par les chercheurs ayant abordé l'histoire du pays. Ainsi, elle s'est accompagnée par la diffusion de la culture arabo-islamique qui a un impact sur la vie sociale, culturelle, économique et religieuse, bien entendu, avec une altération des mots arabes ou une redondance de termes. Les promoteurs de l'enseignement de la culture arabo-musulmane furent, sans doute, les Arabes qui ont emprunté les voies transsahariennes ou cet "océan du sable" pour y parvenir. Celui qui a marqué davantage le terrain fut °Abd Allâh ibn Yâsin qui serait venu dans cette partie nord du pays grâce à l'intervention de Yahya ibn Ibrâhîm. Arrivé, il installa son couvent où l'éducation et l'enseignement de la doctrine Malikite furent assurés au bord de la basse vallée du Sénégal. D'autres Arabes venus de Tlemcen, de Bougie ou ailleurs y faisaient par la suite la prédication. L'objectif était pour la diffusion de l'islam. Ils étaient vénérés et estimés par la population locale.

Pour traiter le rôle des Arabo-berbères dans l'enseignement arabo-musulman au Sénégal, il serait tout à fait indiqué de remonter l'histoire jusqu'à l'arrivée de °Abd Allâh ibn Yâsin accompagné de Yahyâ ibn Ibrâhîm. Ce dernier, de retour de la Mecque, passa à Khaïrouan¹ où il rencontra Abû °Imrân al-Fâsi qui était un érudit de renommée. À cet égard, Sadibou Seydi (2000, p. 21) écrit : « Etant impressionné par Abû °Imrân qui fut l'un des plus célèbres Docteurs Malikites, Yahya, pénétré d'admiration, lui signifia son désir de lui désigner un disciple parmi les siens qui se chargera d'enseigner le Coran à ses compagnons du désert

¹ C'est une ville qui serait fondée par °Uqba Ibn Nâfi° lors des premières conquêtes en Afrique du Nord. Il était conduit par °Amr ibn al-°Âs qui, à son tour était envoyé par °Umar ibn al-Khattâb, 2° calife du Prophète (PSL).

». Selon l'auteur de *Rawd al-Qirtâs*, l'enseignement tant souhaité était celui du Coran et des sciences religieuses.

Ayant constaté le niveau d'instruction trop faible de Yahyâ ibn Ibrâhîm et sa détermination à l'obtention d'un enseignant en sciences islamiques, al-Fâsî soumettra la requête aux talibés qui déclinèrent. Alors, il écrit une lettre pour le recommander avec Wajjâj ibn Zalwî. Cette correspondance est rapportée par Thierno Ka (1997, p. 75) en ces termes : « N'ayant pas gain de cause, al- Fâsî lui recommanda d'aller voir Wajjâj ibn Zalwî qui fut un maître en sciences islamiques et qui peut diriger des personnes nouvellement islamisées afin de leur enseigner la jurisprudence et la théologie ».

Berceau de la civilisation islamique au Sénégal, le *Tekrou* a très tôt vu la participation des Arabo-berbères à l'enseignement religieux dans la zone. En signalant le rôle de ces étrangers venus du Maghreb, El hadj Rawane Mbaye (1976, p. 42) écrit :

« Cette marche en direction du Sud les conduisit jusqu'à la rive gauche du Sénégal où ils trouvèrent un accueil inhabituel tant auprès des populations autochtones, sensibles aux attraits de la foi qu'ils professaient qu'auprès de la nature prospère. Il s'agissait précisément des gens du Tekrûr qui, d'un tempérament presque identique à celui des Berbères, c'est-à-dire animés des mêmes sentiments mystiques, ne manquèrent pas de manifester leur joie à embrasser l'Islam ».

Cette idée est soutenue par Ousmane Ndiaye (2006, pp 30-31) qui avance : « °Abdallah ibn Yacine, aidé par l'émir des Lemtuna, Abû Bakr ibn 'Umar parvint à mettre sur pied un monastère de taille sur la rive du fleuve Sénégal pour mieux diffuser la religion islamique avec la doctrine Malikite (de Mâlik ibn Anas). ». Les marabouts arabo-berbères venaient du royaume du Maroc pour convertir ces Noirs à leur foi par des prédications. Cette idée est partagée avec Nize Isabel De Moraes (1973, p. 254) lorsqu'elle avance : « Dans tous ces pays circulent beaucoup de maures blancs qui disent venus des royaumes de Tremessin (Tlemcen) et de Bugia (Bugie) et à l'égard desquels ils ont beaucoup de vénération et qu'ils traitent comme les maîtres de leurs sectes ». Si les Arabo-berbères ont joué un rôle remarquable à

l'enseignement religieux au Sénégal, les Mandingues ont essayé, à leur tour, d'apporter leur contribution à cet édifice.

1.2. La participation des Sénégalais à la promotion de l'enseignement arabo-islamique au Sénégal

Au Sénégal, l'enseignement arabo-islamique était le propre d'une minorité qui s'est consacrée afin de passer le flambeau d'une génération à une autre. Pour sa promotion, les Mandingues et les *Haalpulaars* ont mené leur partition pour un enrichissement des langues nationales.

1.2.1. La contribution des Mandingues et des *Haalpulaars* à l'enseignement arabo-islamique

Certes, même si les Arabo-berbères ont joué un rôle prépondérant à la diffusion de l'islam et de ses préceptes, la relève fut, par la suite, assurée successivement par des Sénégalais dignes de leur nom. Alors, l'étendard fut ensuite porté par les Mandingues et les *Haalpulaars* qui n'ont ménagé aucun effort pour la promotion de la culture arabo-islamique au Sénégal et en Gambie. Le Tekrou, devenu plus tard, Fouta Toro, fut très tôt la chiquenaude de l'enseignement islamique dans le pays à cause de son contact direct avec le Maghreb. Obstinément animés par l'idée d'islamisation, les Mandingues ont aussitôt pris le flambeau du savoir religieux pour se diriger vers les autres contrées limitrophes.

L'enseignement dispensé par ce groupe ethnique au Sénégal est constaté encore par le Père Baltasar Berreira qui disait que ces Mandingues suivent la secte de Mahomet tout comme les populations précédentes possèdent des mosquées, des écoles où l'on apprend à lire et à écrire.

C'est dans cette même lancée qu'intervient Muhammad Diouf de Bargny (1984, p 69) lorsqu'il avance :

« Ces caravanes transportaient des marchandises, des produits berbères en direction du pays et la nouvelle foi qu'ils transmettaient au peuple par voie de persuasion. Partant de ce point de vue, on peut affirmer que l'islam a été très tôt embrassé par

les peuples qui vivaient en ce moment dans les contrées telles que Ghana, Mali, Sénégal. Ils sont entre autres les Mandingues, les Soninkés, et les ethnies des royaumes du Sénégal».

L'élément *haalpulaar* a grandement participé à la promotion de l'islam par l'intermédiaire de son enseignement coranique et religieux au Tékrou et dans les autres provinces. Après le départ des Arabo-berbères qui furent les premiers maîtres, les Poulars ont aussitôt brandi le flambeau de l'enseignement pour instruire les autochtones. Parmi les grands foyers qui ont marqué l'histoire islamique du Fouta Toro, on peut citer celui de Massamba Thiam. Ce dernier est l'ancêtre de la famille Niasse de Kaolack. À ce sujet, Muhammad Moustapha Diouf (1988, p. 6) écrit : « Le foyer religieux traditionnel de Fouta Toro créé par le grand maître, Ma Samba Thiam est considéré par les Sénégalais comme étant le noyau des foyers d'enseignement religieux au Sénégal. Un grand nombre de savants est sorti de cette école ». Au Cayor, l'on remarque que le Centre islamique de Pire dirigé par un toucouleur du nom de Cadi Amar Fall était l'institution scolaire ou l'université la plus célèbre de la Sénégalie au XVII^e siècle. De même, dans les royaumes du pays, les wolofs avaient porté haut le combat pour une propagation de la culture arabo-islamique.

1.2.2. Les Wolofs et la continuation de l'enseignement arabo-islamique

L'une des anciennes provinces du Sénégal, le Ndiambour abritait une école qui a tant marqué l'histoire du pays depuis le XVIII^e siècle. Il s'agit du Daara de Coki qui est considéré comme le plus important foyer d'enseignement religieux au Ndiambour et qui se distinguait dans l'enseignement de la grammaire arabe. Pour sa fondation, El hadj Rawane Mbaye (1976, p. 143) écrit : « ...Koki fut fondé par Matar Ndoumbé Diop qui le baptisa ainsi en souvenir de Koki-Mbakol, son village d'origine qui était depuis le Moyen Age un foyer de culture islamique. » Le lieu de naissance ainsi que la date exacte de la fondation varient d'un auteur à l'autre. Si le lieu de naissance est pour El hadj Rawane Mbaye, Koki-Mbakol, il est pour Thierno Ka, Serigne Sam Mbaye, Djim Dramé, le village de Warak situé à sept (7) km de Koki. Sa fondation remonte à une date controversée. À l'image de certains talibés, Moukhtar Ndoumbé retourna au bercaïl après avoir

terminé ses études au Sénégal et en Mauritanie pour se vouer au métier d'enseignant.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'école de Ndiambour se distinguait dans l'enseignement de la grammaire en dehors des disciplines théologiques et jurisprudentielles. Ainsi, il importe de rappeler que Makhtar Ndoumbé Diop avait appris la grammaire au Fouta chez le grand maître Ma Samba Thiam, cité précédemment. Si, au Djolof, l'école de Mahram Mbacké battait son plein, il faut dire qu'au Baol, cet enseignement fut assuré par d'autres wolofs. On peut citer Malamine Sarr qui habitait le village de Thiarène. On l'appelait le martyr de Thiarène de par les circonstances désastreuses dans lesquelles il est décédé.

C'est à la mort de ce dernier en 1790 que son condisciple, Mahram² Mbacké quitta le Djolof pour aller présenter ses condoléances, mais aussi pour faire libérer les chefs religieux détenus par le Damel Amary Ngoné Coumba Ndella. Il est à signaler, par ailleurs, que Malamine Sarr, Mahram Mbacké et Matar Ndoumbé Diop ont tous été des talibés à l'école de Massamba Thiam au Fouta Toro comme le révèle El Hadji Rawane Mbaye (1976, p. 144) en ces termes : « Autour de Massamba Thiam se trouvèrent entre autres Matar Ndoumbé, Baye Malamine Sarr. ».

Après sa fondation, l'école de Mbacké Baol fut, par la suite, confiée à son fils aîné, Amadou Farimata Seck Mbacké qui eut à enseigner 30 ans durant. À la mort de ce dernier, l'enseignement fut assuré tour à tour par son petit frère, Ibrahima Awa Niang Mbacké (30 ans), fondateur de Mbacké Dimb, Balla Aïssa Mbacké (28 ans) et Mor Anta Sali Mbacké (16 ans). L'enseignement est, aujourd'hui, dispensé par les petits-fils du maître-fondateur.

Dans cette zone du Baol habité par des sérères et où vraiment les croyances traditionnelles battaient leur plein à l'époque, il y'avait un foyer d'enseignement islamique de renommée. Le maître de ce centre socio-éducatif s'appelait Serigne Mandoumbé Sill de Taïba Ndakhar, situé aujourd'hui à quelques kilomètres de Diourbel. Il était un des collègues de Mor Anta Sali Mbacké qui ont essayé de jouer, à leur tour, à l'épanouissement de l'Islam et de ses préceptes. S'agissant du Saloum où on trouve quelques autres minorités ethniques variées,

² C'est une déformation du mot arabe *Maryam* qui est le nom de sa mère. Son nom est donc Muhammad Maryam. Cette pratique est très usuelle chez les wolofs

nous prenons l'exemple de l'école de Bamba Modou afin de montrer l'empreinte des wolofs à la diffusion de la culture arabo-islamique au Sénégal et en Gambie.

Au Saloum, l'école de Bamba Modou fut la plus importante au XIX^e siècle, car toutes les disciplines de l'enseignement arabo-islamique ont été dispensées par le truchement des langues poular et wolof. Le maître de ce grand foyer religieux fut Muhammad Bamba Sall, homonyme de Cheikh Ahmad Bamba Mbacké, fondateur du Mouridisme. Ils s'ensuivent d'autres *daaras* qui ont joué un rôle considérable à l'expansion de l'islam et de sa culture qui ont un effet non négligeable sur la langue et la culture wolofs.

2. L'influence de la langue arabe sur la société sénégalaise

Pays à 95 % de musulmans, les ethnies sénégalaises ont subi une influence de la culture arabo-islamique de la part des foyers religieux appelés *Daara* dirigés par des maîtres d'écoles coraniques. Ces derniers ont toujours constitué des vecteurs de transmission pour un enrichissement des langues nationales.

2.1. L'influence de la langue arabe sur le plan religieux

L'une des premières institutions scolaires qui ont émaillé l'environnement géographique de l'Afrique en général et du Sénégal en particulier est l'école coranique appelée *daara* en milieu wolof. Ce terme d'origine arabe est repris par plusieurs chercheurs s'intéressant à l'histoire de l'enseignement islamique au Sénégal. On peut citer en guise d'illustration Mamadou Ndiaye (1985, p. 48) qui écrit :

« L'élève qui venait de confirmer sa possibilité de réciter le coran à la perfection, commençait cette étape de *beqqi*. Il reprenait l'utilisation de *l'alluwa* et écrivait chaque jour sur sa tablette une partie déterminée du Coran qu'il devait présenter au *seriñ-daara* pour correction. Ce dernier y portait les corrections nécessaires, attirait l'attention du *taalibe* sur ces fautes commises et lui fournissait des règles susceptibles de le mettre à l'abri de telles erreurs ».

Quatre vocables nous interpellent dans cette citation. Il s'agit du Coran, d'*alluwa*, de *daara*, de *taalibe*. Même si des concepts parallèles pouvaient être attribués à ce mot, il faut comprendre l'influence de cette

religion qui n'a pas laissé indifférente la signification de ces mots en wolof. Toutefois, le premier appelé *alxuraan* est parfois alterné au vocable arabe *kaamil* qui signifie le Livre complet par essence. *Alluwa* signifie tablette de bois ou planchette. Ainsi, Ch. Roux (1900, p. 207), en décrivant les apprenants appelés en milieu wolof *dongo* ou talibé, écrit : « Accroupis sur le sol, dans un accoutrement sommaire et tenant chacun une planchette sur laquelle se trouvent tracés des versets du Coran, les élèves entourent le marabout et répètent en chœur le mot qu'il vient de prononcer ».

À ces termes, s'ajoute l'*asaka*. Ce dernier a un double rôle, à la fois religieux et social parce qu'il permet aux musulmans de se conformer aux recommandations divines afin de venir en aide aux démunis et aux indigents. Haçene Benmansour (1994, p. 65) dit à cet effet : « la zakât est considérée comme l'un des moyens les plus importants du transfert des biens, dans le but d'une réduction des écarts entre les riches et les pauvres. » À ces cinq piliers de la religion musulmane, le mot *hajj* est aussi *wolofisé* avec le terme *ajj* ou *hajj*.

S'agissant des prières de Vendredi ou celles des fêtes de Tabaski et Korité, les sermons appelés *xutba* en langue nationale constituent les préliminaires qui servent à s'adresser à l'auditoire. Employé par les Arabes et les intellectuels arabophones, cette appellation demeure existante dans le vocabulaire wolof jusqu'à nos jours. Pour le prononcer, les références fondamentales sont les versets coraniques et les hadiths. Ceux-ci sont prononcés avec une petite altération du dernier phonème. En place et lieu du mot hadith, Sunna est employé. Pour prononcer ce *xutba*, l'imam est perché sur un *Minbar*. Ce dernier, bien que mot arabe, est emprunté par les wolof pour désigner la chair ou le présidium. Devant diriger la prière, cette personnalité religieuse est appelée *imaam* ou *elimaan*. Dès lors, Thierno Ka (2002, p. 204), explique sa fonction en disant : « Lorsque l'Imam termine sa prière, il fait souvent une autre *khotba* dont le but est moralisateur ».

Au cours de ces *xutba*, le mot Allah est usité à plusieurs reprises. Cette même remarque est faite à plusieurs niveaux de la vie sociétale. Sur le plan religieux ou profane, *Yalla* qui est la contraction de *yâ Allâh* représentait un pivot central autour duquel gravite la croyance de tous les adeptes des religions africaines, musulmanes et chrétiennes. Élément incontournable pour une conviction divine, le cœur demeure l'élément essentiel pour la ferveur religieuse. Cette chair si importante aux yeux de l'Islam est appelé *xol* en wolof qui est une déformation du

mot arabe *qalb*. Alors, en citant quelques exemples de métaphores d'emprunt, Oumar Marone (1969, p. 806) déclare : « *Xol bu xat* (cœur étroit) définit l'intolérance ; les dimensions réduites attribuées au cœur de l'intolérant indiquant cette vertu est tributaire des ("possibilités d'accueil") que le cœur peut offrir aux faits et propos qui l'assaillent. » À ces métaphores, on peut ajouter *gènn adduna* (sortir du monde), *faatu* (absenter), *dellu xaybu* (retourner au monde invisible) pour indiquer le trépas. Naturellement, en parlant de mort, on aborde l'au-delà. Celui-ci est employé par le wolof avec des termes arabes : *allaxira*, *yawmal qiyaama* qui signifient respectivement le dernier jour et le jour de la résurrection. Après avoir fourni quelques vocables wolofs d'origine arabe, nous allons donner l'historique et la place du wolof au Sénégal.

2.2. Historique et place de la langue wolof au Sénégal

Parlant de l'importance de la langue dans une société dépourvue d'une philosophie scripturaire, Amar Samb (1983, p. 10) avance : « Principal facteur de l'unité d'une nation, moyen essentiel de la conservation, de l'enrichissement, donc de la survie d'une culture et instrument irremplaçable de l'identification spécifique d'un peuple, la langue demeure, pour un continent dont la civilisation repose sur l'oralité, la pièce maîtresse de son destin ». Pourtant, le Sénégal est toujours confronté à un sérieux problème pour l'harmonisation de la transcription des lettres de l'alphabet wolof aux caractères arabes.

En effet, la langue révèle toujours la culture de ceux qui l'ont créée et qui la parlent. Ainsi, la langue wolof qui intéresse notre étude est une langue dépourvue de graphie qui lui est propre mais parlée par la majorité des Sénégalais appartenant ou non au groupe ethnique wolof. Historiquement, le wolof, nom des sujets de l'Empire du Jolof, viendrait, selon O. Marone (1969, p. 793), de Wa (gens de) et Lof (le territoire de Jolof Mbeng successeur de N'diadiagne N'diaye fondateur de l'Empire). Toutefois, il y a lieu de signaler que Jolof Mbeng n'est pas le successeur. Au contraire, c'est lui qui a cédé son trône à Ahmadou ibn Aboubacar, connu sous le nom de Ndiadiane Ndiaye. Pour Cheikh Anta Diop, le wolof comporte des noms claniques typiques, des Sérères, (Juuf), des Toucouleurs (Li, Wan, Kan), des Peuls (Ba, Ka), des Sarakollés (Siisé) et que les seuls noms authentiquement wolof sont Ndiaye et Diop.

En abordant cette partie, il serait tout à fait plausible de tenter de saisir les mécanismes d'ancrage endogènes des vocables wolofs dont le soubassement renvoie directement à la vie sociétale. Même si la

politique linguistique sénégalaise n'accorde pas une grande considération à la langue arabe, il faut affirmer qu'elle est la plus anciennement connue en Afrique parce que les voyageurs arabes ont sillonné le *Bilâd Sûdân* depuis des siècles et ont retracé l'histoire. Les ouvrages les plus connus sont *al-Masâlik wa al-Mamâlik* (Les Pistes et les Royaumes) d'Abdallah al-Bakri, *Târîkh al-Fattash* de Mahmûd Ka'î, *Târîkh as-Sûdân* d'Abd ar-Rahmân ibn Abd Allâh.

L'interférence des langues nationales à la langue arabe est un enrichissement pour une homogénéité pouvant découler sur des résultats probants. Pour un enrichissement de vocabulaires, les langues africaines ou les langues nationales ont fait recours à la langue arabe sur plusieurs domaines. Même si cela renvoie à une carence linguistique, il ne signifie en aucune manière une incompatibilité d'expression car penser que la traduction ne peut pas parler de choses inconnues en langues d'arrivée, c'est également lui signifier des limites. C'est également lui arrêter à un stade de développement donné en dehors de toute dialectique entre systèmes linguistiques.

A propos de cette thématique, le linguiste de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Mamadou Ndiaye (1998, p. 181) écrit :

« L'idée selon laquelle les langues africaines sont incapables de véhiculer les concepts scientifiques n'est pas objectivement fondée. En effet, toute langue humaine, par essence, offre la possibilité à ses locuteurs d'échanger toutes sortes d'informations, donc de communiquer entre eux. Sans cette caractéristique, la linguistique n'existerait pas et notre propos sur le langage scientifique ne serait pas possible ».

Le wolof, à l'instar de toutes les autres langues nationales du pays, a une certaine maîtrise des connaissances technologiques et scientifiques. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les écrits du professeur Sakhir Thiam³.

À Mamadou Ndiaye (1998, p. 182) de continuer :

« Or, au regard du développement progressif des sciences, il est légitimement permis de penser que les sociétés africaines

³ Né le 26 Avril 1939 à Dakar, Sakhir Thiam est un mathématicien sénégalais, enseignant chercheur à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar et pionnier pour la promotion des langues nationales dans l'enseignement au Sénégal.

traditionnelles ont eu à maîtriser scientifiquement et technologiquement leur environnement immédiat pour survivre. Du coup, elles ont dû accumuler suffisamment de connaissances sur les phénomènes naturels et sur le monde physique. Ce qui laisse donc à penser qu'elles peuvent, aujourd'hui, valablement ajouter leur savoir et leur savoir-faire à la science et à l'Expérience accumulées dans d'autres parties du monde pour trouver des solutions aux problèmes fondamentaux qui se posent à l'Humanité. ».

À en croire l'auteur de ces lignes, nous remarquons que les langues nationales sont susceptibles d'utiliser tout terme d'ordre scientifique ou technologique pour participer au développement. Elles sont, aujourd'hui, suffisamment outillées pour rivaliser avec les autres langues. Après avoir abordé l'historique et la place de la langue wolof au Sénégal, nous tentons de montrer l'influence de l'arabe sur les plans social et culturel.

2.3 L'arabe et son influence sur le plan socio-culturel

À la question de savoir si toutes les langues se prêtent l'expression de n'importe quelle réalité, la réponse est bien entendu non, mais cela ne signifie en aucun cas que l'incompatibilité d'expression soit absolue, selon Papa Alioune Ndao. Cela est dans l'optique de signaler les quelques rares mots abstraits dont la signification serait difficile à la langue d'arrivée. En guise d'illustration, nous allons donner les exemples suivants :

- *Sutura*, cette unité wolof est d'origine arabe. Pour son utilisation dans un texte en français, Papa Alioune Ndao (1998, p. 168) écrit : « Le relevé des items dans cette même catégorie de discours permet de constituer le champ lexico-sémantique suivant : Le *jom*, le *kersa*, les *nawles/nawle*, le *fit* et la *soutoura*. Ces lexies sont notables par le fait qu'elles bénéficient d'équivalences sémantiques quasi universelles. Elles ont en outre une entrée dans les dictionnaires wolof-français et véhiculent des sèmes aisément identifiables dans des systèmes de références sémiotico-culturelles étrangères.

Ainsi, *jom* est défini en français par « amour propre », « sens de l'honneur » ;

Kersa par « pudeur, retenue, déférence » ;

Nawle par « personne de même rang social, de même condition » ; *Soutoura* par « discrétion » emprunt du wolof à l'arabe. ». Il renforce ses propos pour dire ailleurs : « En un mot, on remercie le Bon Dieu d'avoir marqué de son empreinte mais surtout de son aide la fête en entourant de son *soutoura* incommensurable. » (Ndao, 1998, p. 170).

Dans ce contexte, il faut signaler une certaine redondance par le lexème *salâm* avec l'expression *jâmm ak salaam*. L'unité de traduction dépasse le syntagme en y ajoutant la signification en wolof. Dans la même foulée, on peut ajouter le terme *maslaa*. À propos de ce dernier, l'auteur souligne : « le "*maslaa*" et le "*naxante*" sont deux termes synonymes à connotation négative, de plus en plus utilisés pour fustiger les pratiques sociales (élevées en principes sacro-saints) de la conciliation qui tendent à gommer toutes contradictions, à éluder tout affrontement, notamment politique » (Ndao, 1998, p. 173). Après avoir célébré les fêtes de *Tabaski* et de *Korité*, les partisans de la Communauté musulmane du Sénégal, pour demander le pardon, se renvoient mutuellement l'expression *baalma akh, baalnaala akh*. À Pape Alioune Ndao de rapporter que d'aucuns n'ont pas hésité à entamer le traditionnel échange de pardons, les trop sincères "*balante akh*". *Akh* est souvent alterné à *hakh* surtout avec les habitants du Saloum. Dès lors, Amar Samb (1983, p.17), en parlant de l'alphabet wolof aux caractères latins, dit qu'il compte officiellement vingt-neuf lettres, réparties en vingt consonnes et en neuf voyelles et le h fréquent dans le parler du Saloum et dans quelques interjections comme *héé* ».

Par ailleurs, même si la vocation des établissements d'enseignement est de fournir à la Nation des cadres dont elle a besoin pour contribuer à la réalisation de la politique de l'emploi, de promouvoir la recherche scientifique, elles servent de leviers afin de développer les valeurs religieuses et culturelles africaines, voire sénégalaises qui permettent de vivre en paix en respectant les règles d'éthique en communauté. Cette dernière doit sa subsistance à des éléments fondamentaux dont la paix et l'éthique. Ce mot pour le traduire en langue nationale qu'est le wolof pourrait avoir plusieurs acceptions : *fulla, jom, ngor, fayda*,... Alors, l'on conviendrait aisément que ces vocables *fulla* et *fayda*. Etymologiquement, ils sont *fadl* et *fâ'ida* qui signifient respectivement « vertu » et « utilité ». Cette même remarque a été faite sur le plan politique et économique.

2.4 L'influence de la langue arabe sur le plan politico-économique

Même si l'islamisation du Sénégal s'est faite de manière persuasive, il faut souligner qu'il y avait aussi la manière coercitive à cause du rôle joué par les conquérants qui venaient du nord du pays mais aussi par l'attitude de certains marabouts guerriers. Ces derniers se réclamaient *jihadistes* ou *mujàhidîn* ou bien *almamy*. Les conquérants avaient des couvents appelés *Ribat*, sorte de monastères pour développer les plans de stratégie. Il détenait le statut d'une judicature ou d'un lieu d'enseignement. S'agissant de l'islam *jihadiste*, Amar Samb (1972, p. 19) écrit :

« ...et c'est en 1077 seulement que l'Etat sarakhollé est mis à sac et que l'Islam fait son entrée officielle dans le Soudan Occidental. C'est ainsi que les Almoravides convertissent les Sarakollés, les Toucouleurs, les Dioulas, les Songhaï et implantent, par leurs disciples maures, l'Islam en pays noir. C'est ainsi que la foi musulmane se renforce au Fouta sénégalais qui correspond en partie, historiquement au royaume de Tekrûr, lequel s'étend aussi au nord du fleuve Sénégal. »

À l'auteur de ces lignes d'ajouter :

« De tout temps, l'Islam, pour s'étendre, se réveiller de sa torpeur, a armé le bras de personnages d'une grande envergure. Il y a eu le parti des marabouts qui depuis War Diabé, en passant par Souleymane Bâl (fin du XVIII^e siècle), par l'Almamy Abdoul Kader, El hadj Omar, Maba Diakhou, Amadou Cheikhou dit le Tijàni, s'est proposé un double but : revivifier la foi islamique et convertir les païens à la religion de Mohamet soit par la flamme de leurs paroles de missionnaires zélés, soit par la guerre sainte. ». (A. Samb, 1972, p. 21)

Pour Ahmed Khalifa Niasse (2020, p.39), pendant cette phase, l'islamisation s'est faite au moyen des armes. Les marabouts qui évoluaient dans les cours royales et ceux qui s'occupaient des *daaras* (écoles coraniques) se sont interposés pour instituer un « nouveau comportement islamique » différent de celui des Bracks, des Buur, des Tiédos, des Teignes et autres Damels.

Sur le plan politique, les marabouts guerriers comme tant d'autres ont incarné une politique pour l'instauration d'une société

fondée sur les valeurs de l'Islam, d'où les emprunts : *Almamy* (leader politique), *jihaad* qui est parfois alterné à *jihaar*. On y trouve les termes comme *Khalifa* ou *Kilifa*. Même si ce dernier signifie un dignitaire, une personne digne, il faut comprendre qu'il serait une déformation de *Khalifa* qui veut dire, le Calife, le successeur. Pendant la période précoloniale, l'arabe était la langue administrative à partir duquel les correspondances étaient écrites. Hormis les lettres administratives, d'autres missives étaient écrites avec des caractères arabes et cette transcription est toujours en vigueur.

Sur le plan économique, les transactions commerciales ont été menées depuis l'avènement de l'Islam par ce que la langue arabe aurait été utilisée dans les centres commerciaux de l'empire du Ghana avant de suivre son cours vers les autres contrées de l'Afrique de l'Ouest. Il faut signaler que les commerçants quittaient l'Irak jusqu'à Awdaghost dans le Soudan Occidental et traversaient les routes avec leurs enfants en faisant du commerce. Ils venaient précisément de Basra et de Kûfa. Le commerce transsaharien ou via l'océan du sable a un impact remarquable sur la culture et la société sénégalaise. C'est, d'ailleurs, dans ce sillage que Mamadou Youry Sall (2017, p. 25) écrit : « Avec ces relations transsahariennes, il est fort probable que la langue arabe fut connue en Afrique de l'Ouest depuis cette période et y eût été même utilisée comme une langue commerciale.

Toutefois, la zakat, collectée par des percepteurs de l'administration locale, joue un rôle à la fois politique, économique et social. Ainsi, Benmansour (1994, p. 65) écrit : « La zakat en tant qu'un des cinq piliers de l'Islam est considérée comme le droit des pauvres et des autres bénéficiaires sur les biens des riches. Aussi, la zakat ne peut-il être un moyen d'acquisition de biens ou de propriété ni pour un riche, ni même pour une personne bien portante et saine. À l'image de la zakat, le *waqf*, mot d'origine arabe a son empreinte dans la vie sociale des musulmans. Pour le définir, Benmansour (1994, p. 66) dit : « *Al-waqf*, ce sont les biens donnés et réservés aux fondations d'ordre social, religieux ou culturel. Ces biens ne peuvent être vendus, légués, ou encore hérités. Ils sont utilisés dans l'intérêt de la fondation . »⁴. Inhérent aux transactions commerciales, l'usure appelé *Ribat* est une pratique bannie en Islam.

Conclusion

Ibid, p. 66.⁴

Le débat sur la participation des langues nationales au développement est à l'ordre du jour dans tous les États africains même si certains dirigeants africains pensent que le français est la seule alternative pour l'Afrique francophone. Par opposition à ce courant assimilationniste, Cheikh Anta Diop, Mamadou Ndiaye, enseignant chercheur au département de Linguistique de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar et tant d'autres parmi les linguistes sénégalais comme africains ont tous fustigé la marginalisation des langues africaines dans les politiques de développement en brandissant l'idée selon laquelle le multilinguisme est une réalité mondiale.

Toutefois, une Nation qui n'éprouve pas le besoin de valoriser ses langues nationales ne saurait guère prévaloir sa culture au-devant de l'échiquier mondial. Nous n'avons nullement la prétention de rabaisser les langues étrangères, mais nous souhaitons qu'on leur donne la place qui doit être la leur dans le cadre d'une politique linguistique qui fasse des langues nationales des instruments d'expression et de compréhension dans toutes les sphères de la vie sociale et politique. Il faut signaler que ces langues étrangères sont perçues comme des langues de pouvoir, de savoir, de l'information, de promotion sociale et constituent des clés de voute qui donnent accès à la réussite sociale et au pouvoir. C'est la raison pour laquelle plusieurs Sénégalais cherchent à s'approprier ces langues à tout prix alors que l'alphabétisation dans les langues locales ne confère aucun privilège aux apprenants ; c'est-à-dire elle ne leur permet pas de prétendre à un quelconque emploi à la fonction publique au niveau régional que national.

Au regard de ce qui précède, l'on remarque que le wolof fait désormais partie intégrante du paysage linguistique du Sénégal. Nous avons voulu faire un essai dont le caractère imparfait ne nous échappe point mais pourrait susciter des améliorations de la part des lecteurs ou des linguistes dans le but d'enrichir cette étude. Cette recherche vise à démontrer que la langue wolof est porteuse d'un héritage arabo-musulman assez conséquent, pour paraphraser Ahmed Khalifa Niasse.

L'interpénétration ou la cohabitation des langues quelle que soit leur nature devient une réalité au fil du temps pour aboutir à un brassage culturel et joue un rôle prépondérant dans la pensée des peuples. L'Occident est réfractaire au développement de la religion musulmane et de sa culture parce que l'histoire a toujours montré qu'il a du mal à cacher son antipathie viscérale à l'égard de cette langue du Coran. Cette dernière véhicule une philosophie religieuse à laquelle il est allergique et qui est néfaste à ses yeux. Néanmoins, cet Occident était obligé

d'absorber certains mots arabes. On peut en citer l'hégire, l'islam, arabe, muezzin, minaret, ramadan, tarif, pour ne citer que ceux-ci.